

Regards sur psychotropes

Bernard Schütze

Numéro 120, automne 2018

Psychotrope : art sous l'influence
Psychoactive: Art under the influence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

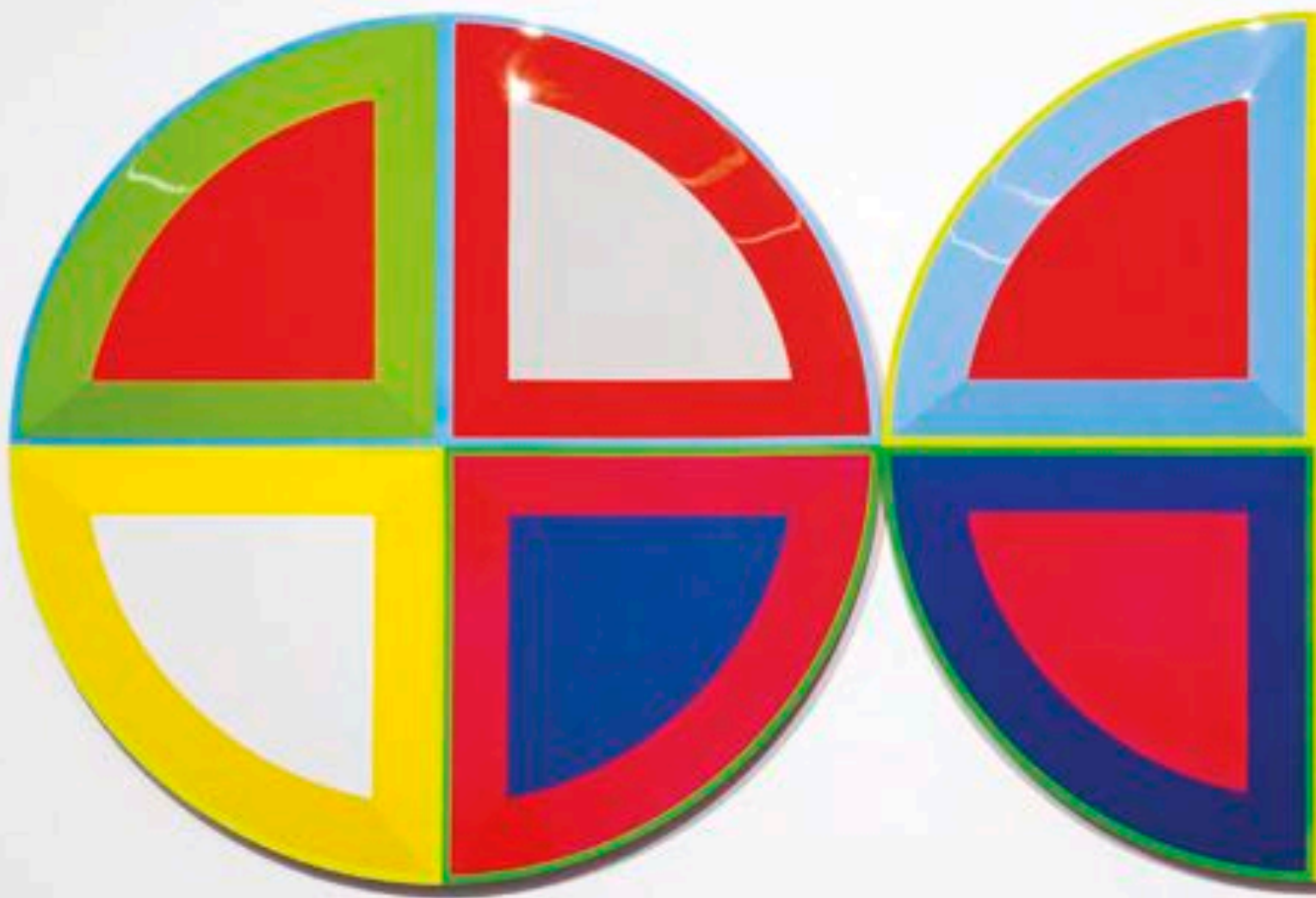
ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

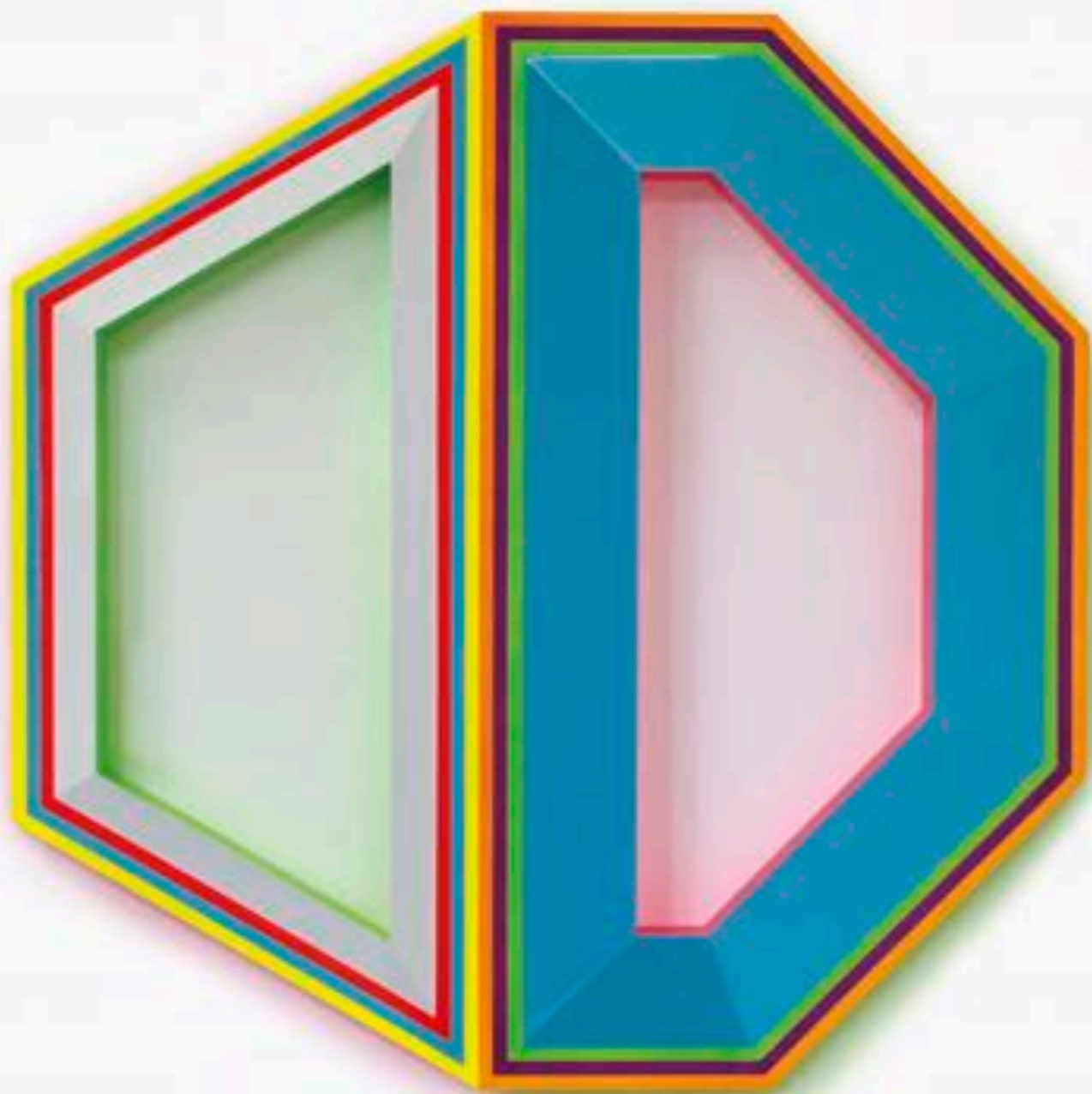
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schütze, B. (2018). Regards sur psychotropes. *Espace*, (120), 10–21.







Regards sur psychotropes

Bernard Schütze



Qu'elles soient licites ou illicites, les drogues sont devenues, de nos jours, si omniprésentes qu'elles peuvent être considérées, aux côtés d'autres avancées technologiques, comme faisant partie intégrante de la culture occidentale contemporaine. Substances chimiques et moléculaires, elles circulent largement à travers le corps social afin de moduler les subjectivités et infléchir de diverses manières les comportements psycho-physiques. D'une part, l'expérimentation de certaines drogues psychoactives est considérée comme un moyen émancipateur qui peut être utilisé à des fins artistiques, spirituelles, thérapeutiques, voire épicuriennes; d'autre part, l'utilisation ou, plutôt, l'abus de certaines drogues sont jugés préjudiciables au bien-être individuel et collectif en raison des ravages causés par la toxicomanie, la surmédicalisation et le trafic des stupéfiants.

Comme l'indique le double sens du terme grec *pharmakon*, le large spectre des applications possibles et des conséquences associées aux drogues est marqué par une ambivalence ou une indétermination fondamentale entre promesse et malédiction, remède et poison. Dans la situation actuelle, cette ambivalence est déterminée par un jeu de plusieurs tendances. Parmi celles-ci, il y a le regain d'intérêt pour l'utilisation avisée de substances psychoactives que certains qualifient de « renaissance psychédélique¹ ». Cette renaissance est caractérisée par l'usage de substances comme le DMT ou l'ayahuasca associées aux pratiques chamaniques ou artistiques. Mais il y a aussi la tendance au microdosage du LSD ainsi que la recherche sur l'utilisation potentiellement bénéfique de la psychothérapie assistée par psilocybine afin de traiter l'anxiété de fin de vie ou, encore, la MDMA en vue d'apaiser les problèmes liés au trouble de stress post-traumatique. Sans oublier la plus grande acceptation sociale qui découle de la volonté politique de certains États ou pays de légaliser la consommation du cannabis, comme en témoigne sa légalisation prochaine au Canada.

Parallèlement à ces considérations d'ordres psychologique, social et médical, il y a bien sûr les ravages de la crise des opioïdes, les bouleversements politiques liés au commerce mondial de la drogue et le fléau général de la toxicomanie sous toutes ses formes. Au nom d'une productivité toujours accélérée, les stimulants, dont l'adderall, le ritalin, la cocaïne, et les méthamphétamines, sont devenus un moyen d'accroître la performance alors que les déprimeurs tels les stupéfiants et l'alcool engourdissent les sens afin de contrer l'hyperinformation et le stress psychosocial qu'elle provoque. Enfin, il y a les médicaments pharmaceutiques comme les antidépresseurs, les tranquillisants et les antipsychotiques dont on fait usage pour combattre la dépression, l'épuisement professionnel ou d'autres troubles psychologiques. La coexistence de tous ces facteurs, au sein desquels les drogues se retrouvent, aboutit à un état fondamentalement ambigu dans lequel il devient parfois difficile de déterminer s'il s'agit d'un usage thérapeutique ou d'un abus potentiel.

Cette ambiguïté est aussi perceptible dans certaines œuvres artistiques contemporaines qui reflètent directement l'omniprésence des drogues et leurs effets psychotropes. C'est que parallèlement à leur aspect matériel, les drogues peuvent être considérées comme des agents performatifs, ce que désigne clairement le terme de « substance psychoactive ». Ainsi, la matérialité du produit peut être comprise dans un double sens, le premier étant le matériau avec lequel les artistes travaillent, alors que le second renvoie à la substance qui a le pouvoir d'agir et de modifier la conscience. À cet égard, les drogues sont comme des objets dotés d'agentivité. Elles peuvent être considérées comme des quasi-objets, soit des « objets » inertes influencés par des actions et des « objets » dotés d'un pouvoir qui influence les actions². En effet, la capacité des drogues à altérer les comportements et à modifier les modes de perceptions en fait ce que nous pourrions appeler des « agents-objets » qui existent dans le monde psychique et qui agissent sur ou à travers lui.

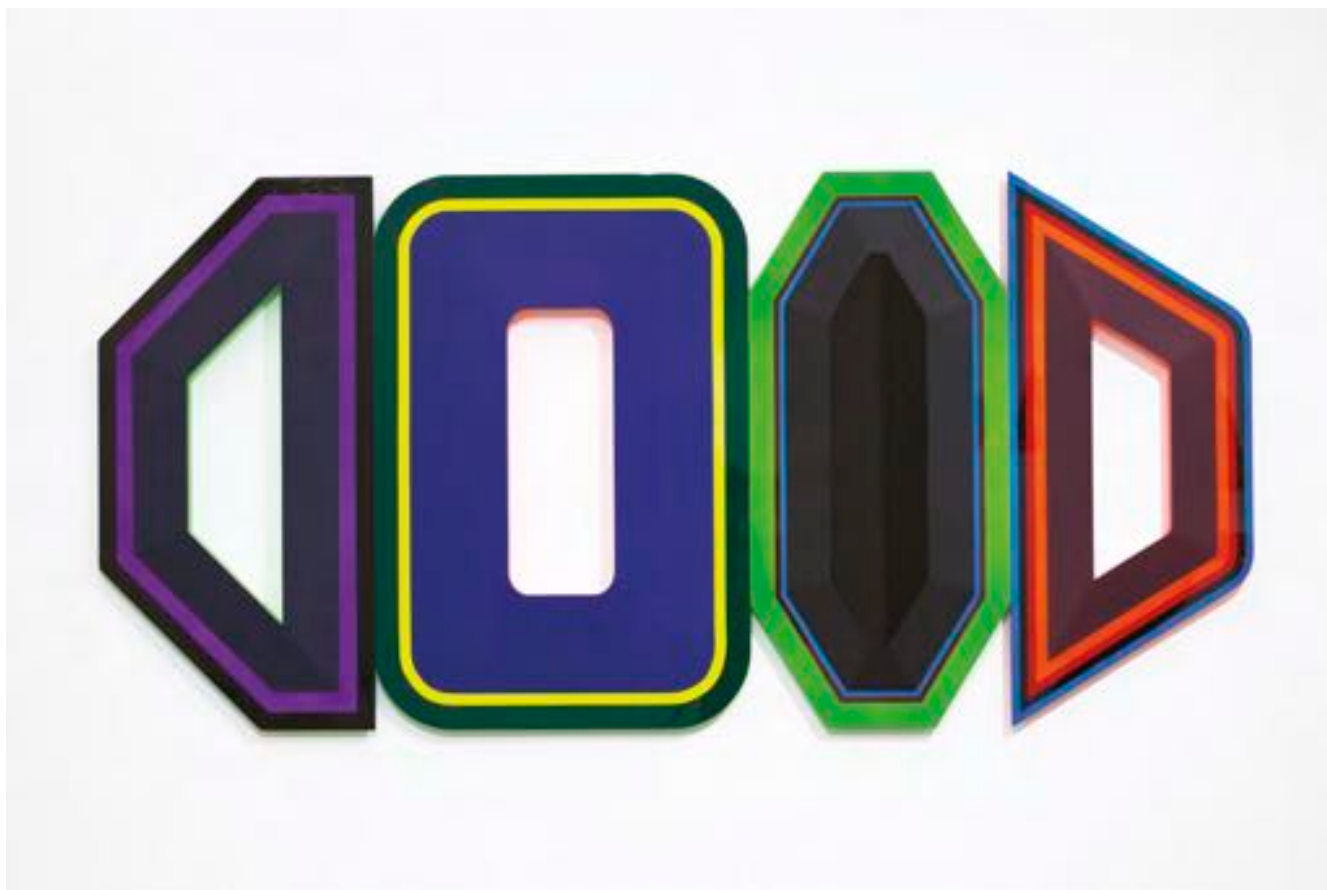
Pour illustrer une façon d'aborder ce rapport entre art et psychotrope, la pratique artistique de Beverly Fishman, peintre et sculptrice de Détroit, consiste à jeter un regard sur la drogue. Fishman s'intéresse en effet à la présence matérielle de médicaments concernant le

dispositif pharmaceutique visant à réguler les comportements et les états neurologiques. Presque toutes ses œuvres récentes s'inspirent de l'attrait visuel qu'impose l'industrie pharmaceutique en vue de présenter ses produits sous un aspect séduisant. Les peintures, les sculptures et les reliefs de l'artiste s'inspirent principalement de diverses formes de pilules. Ses peintures abstraites représentent des assemblages de comprimés placés dans des motifs géométriques quasi fluorescents. Ses sculptures, qui sont généralement présentées sous forme de regroupements de pilules surdimensionnées en verre soufflé et teintées dans une gamme de couleurs vives, rappellent, tout comme ses œuvres peintes et ses reliefs, le mouvement Op art. Par leur spectre chromatique captivant et leur pureté géométrique, ces œuvres traduisent l'effet promis par la substance représentée. C'est précisément cette traduction esthétique de l'agentivité de ces substances que l'œuvre de Fishman met en évidence.

À travers cette représentation visuelle des drogues, ses œuvres invitent à réfléchir sur les stratégies visuelles et l'importance du *design* qui entrent dans la commercialisation des médicaments pharmaceutiques. Cela fait allusion aux stratégies prises par la grande industrie pharmaceutique afin de jouer sur l'attrait des effets transformateurs ou euphoriques des médicaments, alors que ceux-ci sont prétendument dissociés du plaisir et de l'usage récréatif. Les travaux de l'artiste mettent ainsi en évidence le statut ambigu de la drogue qui vacille entre un pôle hédoniste ou transcendant, émancipateur et désinhibiteur et un pôle médicinal, thérapeutique, normalisateur et inhibiteur orienté vers le contrôle du comportement. L'œuvre de Fishman suggère aux spectateurs cette ambiguïté du produit en présentant, sans jugement moral, l'omniprésence des drogues dans la culture ambiante comme si cet univers formait une sorte de paysage « pharmaceutique » dans lequel nous vivons et par lequel nous sommes également envahis.

Pour représenter ce paysage et ses contextes implicites, le choix d'une esthétique moderniste, chez Fishman, permet aussi de problématiser le lien entre cette tradition et le discours de la bioscience associé à ses promesses d'efficacité et de progrès. À cet égard, les références à l'abstraction, les champs de couleurs délimités, les formes géométriques minimalistes sont ici déployés en vue de critiquer un design industriel qui semble minimiser ses effets concrets sur le psychisme des individus. Non seulement l'artiste utilise des moyens abstraits pour les lier à des problèmes du monde réel, mais elle critique aussi la manière dont l'industrie pharmaceutique présente ses produits comme une solution autonome et techno-rationnelle profondément ancrée dans nos comportements. Avec des titres tels que *Untitled (Opioid Addiction)*; *Untitled (Anxiety)*; *Pain Management*, Fishman s'en prend au rôle de *pusher* que joue l'industrie pharmaceutique en soumettant à la vente ses soi-disant solutions aux vertus magiques. Ces œuvres parlent effectivement du côté obscur de l'industrie pharmaceutique et de ses impacts sociaux importants. À travers les références explicites, l'artiste introduit une distance critique quant à l'esthétique de marketing et incite les spectateurs à jeter un nouveau regard sur ce qui fascine, attire et repousse devant ce paysage contemporain de pilules aux promesses sans fin.

Alors que Fishman se penche directement sur les produits pharmaceutiques pour montrer ce que dissimule leur présence accrue, l'artiste berlinoise Sarah Schönfeld donne à voir l'agent-objet



Beverly Fishman, *Untitled (Alcoholism, Antipsychotic, Pain, High Blood Pressure)*, 2017. Peinture uréthane sur bois, 127 x 264 x 5 cm. Avec l'aimable permission de l'artiste.

P. 14-15 : **Beverly Fishman**, *Untitled (Glass Capsules)*, 2011-2013. Verre soufflé à la bouche, dimensions variables. Avec l'aimable permission de l'artiste. Photo : Matt Biro.

des drogues dans une perspective bien différente. En effet, plutôt que de regarder l'apparence des drogues en tant qu'objet, elle s'intéresse plutôt à l'action que ces substances produisent sur la conscience alors qu'elles impliquent indirectement une expérience subjective. Dans sa série photographique *All You Can Feel* (2014), l'artiste a versé des gouttes de diverses drogues illicites et de neurotransmetteurs biochimiques sur des négatifs de films. Les réactions chimiques qui s'ensuivirent furent ensuite agrandies sur des impressions numériques révélant des visualisations surprenantes, intitulées du nom des molécules respectives : LSD, MDMA, cocaïne, kétamine, dopamine, etc. Bien que les résultats de la réaction de chaque substance soient remarquables et semblent proposer, selon certaines personnes, l'identité de chaque médicament et ses effets particuliers, l'intérêt réel réside surtout dans la façon dont ce processus inverse les attentes quant à la façon dont les drogues agissent³.

Alors que dans le cas de Fishman les drogues sont considérées en matière de formes de présentation, de *design* et de diverses couleurs, chez Schönfeld, c'est la représentation de leurs actions invisibles qui importe. Cette approche simple et inhabituelle ouvre

une perspective intéressante dans laquelle le médicament lui-même subit une transformation par son contact avec la pellicule. En présentant visuellement les variations du processus, les photographies montrent que les drogues elles-mêmes sont sous l'influence d'une transformation. Cette tactique de distanciation permet de réfléchir à l'agentivité d'une substance sans devoir recourir à la représentation de son influence sur un sujet particulier.

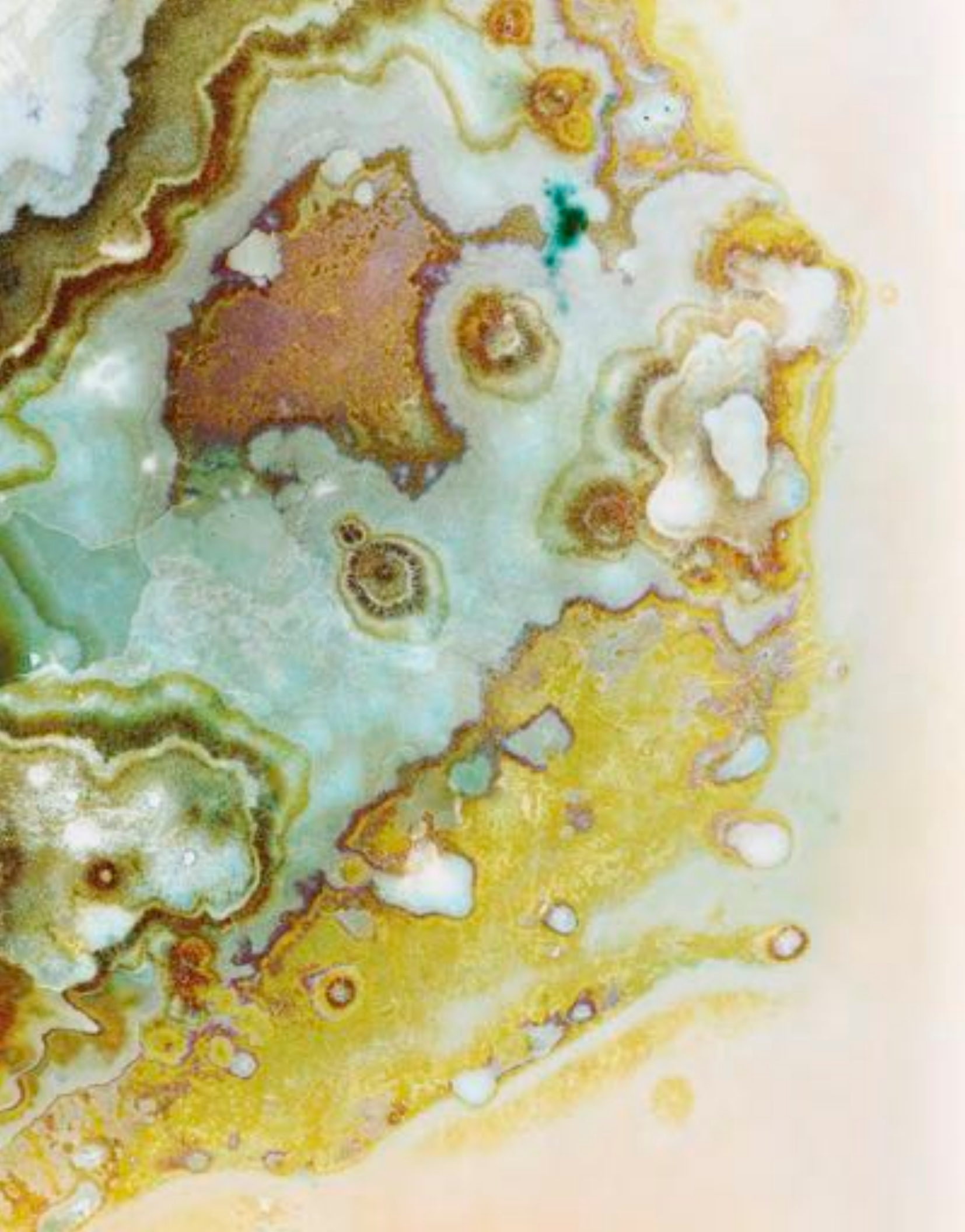
En ne montrant pas le médicament lui-même, dans sa forme habituelle ou son effet sur un sujet, mais seulement un processus chimique sur film négatif, l'expérience esthétique de Schönfeld se situe à l'intersection du visible et de l'invisible des expériences induites par des drogues psychoactives. Cela implique un double corollaire : on ne peut s'empêcher de former une image de la drogue en question tout en imaginant, en même temps, l'effet de celle-ci sur son état psychique. L'efficacité de la série photographique réside ainsi dans la façon dont l'artiste jette un œil curieux et désintéressé sur les drogues illicites et qui relève d'une expérimentation scientifique comparable à l'alchimie, une discipline que Schönfeld évoque comme une source centrale d'inspiration⁴.







Sarah Ancelle Schönfeld,
All You Can Feel, MDMA/Maps,
2014. MDMA liquifiée sur
négatif de photo, impression
numérique 160 x 230 cm.
Avec l'aimable permission
de l'artiste.





Sarah Anelle Schönfeld,
All You Can Feel, 2014.
Vue de l'installation.
Avec l'aimable permission
de l'artiste.

À travers ces « portraits » de drogues en action, Schönfeld saisit visuellement l'ineffable souvent rapporté pour décrire les expériences de substances psychoactives. Ce changement de perception d'un état subjectif à l'observation de l'effet objectif et esthétique d'un médicament sur le négatif du film introduit une autre façon de voir la notion d'être sous influence. En regardant ses œuvres, on observe un effet de drogue, ou plutôt l'effet de l'action d'un psychotrope indépendamment de l'expérience d'un utilisateur. Ce contournement d'un état subjectif pour situer l'action moléculaire invisible dans le champ visuel soulève des questions intéressantes concernant l'interrelation du visible et de l'invisible qui sous-tend l'aspect perceptuel des drogues psychoactives. En révélant l'effet de la drogue sur la conscience et, *a fortiori*, sur une subjectivité sous l'influence, la série de Schönfeld traduit l'action des psychotropes directement dans le domaine de la visualisation.

La visualisation de l'action normalement imperceptible est ainsi véhiculée directement par la photographie et sans recours à un usager. L'invisibilité de l'effet se produit à travers la substance visible qui le provoque. Le psychotrope représenté devient ainsi la source d'un puzzle perceptuel dans lequel la frontière entre l'objet et le sujet s'effondre. En ce sens, la substance n'est pas abordée simplement comme un objet externe, mais plutôt comme un objet intériorisé, ingéré, injecté, sniffé et doté du pouvoir de modifier la conscience.

Avec ces points de vue respectifs sur les psychotropes, les œuvres de Fishman et Schönfeld offrent deux façons différentes de considérer la prévalence et l'impact de diverses substances sur nous-mêmes et sur notre monde. Alors que Fishman se concentre sur la normalisation que représentent les médicaments d'ordonnance, Schönfeld nous fait découvrir l'aspect récréatif et psychotrope des drogues illicites. Toutes les deux utilisent toutefois l'art pour réfléchir sur la présence de drogues et, indirectement, sur leurs effets sur les individus et la société. Ces deux visions sur et à travers les psychotropes peuvent être examinées efficacement afin de mieux saisir la présence ambiguë des drogues comme substance pouvant s'adapter aux exigences du monde de plus en plus accéléré et perturbateur. C'est ainsi qu'elles fournissent des avenues pour des modes alternatifs d'expérience et de sociabilisation. En s'appuyant sur la matérialité de ces substances devenues omniprésentes, Fishman et Schönfeld utilisent leur art pour refléter les influences qu'elles exercent sur les contours de notre paysage psychique individuel et collectif.

1. Plusieurs ouvrages parus récemment témoignent de ce renouveau. Parmi ceux-ci, Ben Sessa, *The Psychedelic Renaissance: Reassessing the Role of Psychedelic Drugs in 21st Century Psychiatry and Society*, Albany, SUNY Press, 2012; Michael Pollan, *How to Change Your Mind: What the New Science of Psychedelics Teaches Us*, New York, Allan Lane, 2018; et Tao Lin, *Trip: Psychedelics Alienation and Change*, New York, Random House, 2018.
2. Selon le philosophe Michel Serres, le «... quasi-objet n'est pas un objet, mais il en est un, néanmoins, puisqu'il n'est pas un sujet, puisqu'il est dans le monde.». Voir *Le parasite*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2014, p. 403.
3. Dans un entretien paru dans le magazine *Vice*, Sarah Schönfeld a raconté que dans une expérience faite avec des personnes familières avec le sujet, tout le monde a correctement identifié les substances représentées. Elle a ajouté que, sur ces photographies, une drogue « ressemble à ce qu'elle ressent ... ». Voir « Sarah Schönfeld fait de l'art en faisant tomber les drogues sur les négatifs du cinéma » à https://www.vice.com/fr_ca/article/yvqqw/sarah-shoenfeld-fait-art-par-dropping-drogues-sur-film-negatifs
4. Voir Sarah Schönfeld: *All You Can Feel*, Bielefeld, Kerber Verlag, 2014, p. 4.

Bernard Schütze est critique d'art et commissaire indépendant. Ses essais ont été publiés dans plusieurs revues d'art, et il a écrit divers articles de catalogues d'expositions et des monographies d'artistes. Il a prononcé des conférences dans le cadre de plusieurs événements artistiques, principalement au Canada et en Europe. D'origine allemande, il vit et travaille à Montréal.

